6e ANNÉE, N° 541. — LUNDI, 24 NOVEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez *M. Jules Canis et Son Foreign Newspaper Office*, 1, 3e Aux Lilas, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

MM. les souscripteurs au Journal de Constantinople, *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Novembre.

—

LETTRES SUR LA TURQUIE,

PAR M. UBICINI. (1)

Depuis que les Turcs sont venus remplacer à Constantinople les Grecs du Bas-Empire et prendre en main la civilisation de l'Orient qui s'abîmait dans toutes les hontes, bien des écrivains, bien des publicistes, bien des historiens d'Europe ont pris la plume pour en parler : livres et brochures se sont entassés et perdus dans les bibliothèques, si toutefois le plus grand nombre n'a pas eu un pire destin. Si on les exhumait de leur poussière, combien en trouverait-on d'exacts, de consciencieux, de raisonnables? Bien peu. Et cependant, des hommes grands parmi les grands, des hommes de génie, cherchant à démêler, au milieu des évènemens passés ou contemporains, dans les confusions de l'histoire de l'humanité, le sens de la destinée future des sociétés de l'Occident et de l'Orient, avaient jeté aux nations, du haut de leur renommée, leurs décisions sur le fier peuple ottoman dont les rapides et immenses conquêtes avaient étonné le monde, même après celles des anciens Grecs et Romains! Ils avaient dit : c'est un météore qui passe pour effrayer les États; ce sont des barbares suscités par la colère céleste pour les punir de leurs bassesses, de leurs turpitudes, de leur dégradation, et les rétablir, au moyen de ces épreuves, dans la dignité de leur caractère et dans l'œuvre de leur mission. C'était les Montesquieu, les Voltaire, les Condorcet qui parlaient ainsi, ce qui prouve que la vue la plus haute et la plus profonde se trouble parfois à l'examen des phénomènes sociaux, dans la contemplation des desseins de la providence, dans le tourbillon, le pêle-mêle, le choc des passions humaines. Et, à ne juger les Ottomans que par les haines qui s'exhalaient en Europe à leur sujet, on pouvait se croire autorisé à les confondre avec les Huns du Ve siècle. Aujourd'hui que les esprits se laissent beaucoup moins traîner à la remorque des grands noms, on se demande, en fouillant dans les annales de la Turquie, si ce n'est pas la démence qui a pu voir dans Mohomet II un autre Attila. Et, de fait, y a-t-il la moindre analogie entre les farouches descendans de la race mongole ou finnoise, comme on voudra, et les Osmanlis, égaux assurément aux peuples le plus en renom par le génie de la guerre, mais philosophes et poëtes, mais sobres et honnêtes, mais religieux et tolérans, si tolérans qu'après chaque victoire, ils disaient aux vaincus, chose unique dans le monde, ne faisant en cela que suivre la tradition musulmane : « Vous paierez un léger tribut, et vous conserverez la langue, les mœurs, les municipalités de vos pères, et vous garderez vos prêtres, vos églises et vos prières. » N'y eût-il dans leur histoire que ce trait émir emment et glorieusement caractéristique, le respect et l'admiration de tous les écrivains justes, de tous les penseurs indépendans, de tous les hommes qui aiment le beau, le grand, le magnanime, n'eussent jamais dû leur faire défaut. Nous venons de parler de Voltaire : croirait-on que ce rare et vaste esprit, qui a remué tant de vérités et d'erreurs, s'associait aux plus grands ennemis des Ottomans, un peu sans doute pour faire sa cour aux puissans, mais surtout par intérêt pour la liberté, pour la civilisation de l'Orient, qu'il voyait perdues à tout jamais si les fils de l'Islam restaient les maîtres de ce magnifique pays. Il s'apitoyait sur les populations vaincues autant par leur décrépitude, par leur corruption, que par le courage des Turcs. Il parlait avec la plus violente passion de la tyrannie de ces derniers, et avec la plus grande exaltation des États qui les combattaient. Grand enthousiaste de l'antiquité, il s'était figuré que, pour la civilisation de l'avenir, il n'y aurait pas grande différence entre les Grecs du temps de Périclès et les descendans du Bas-Empire, si l'on parvenait à dégager ceux-ci de la domination musulmane. L'Europe ajouta foi à l'erreur du philosophe de Ferney, et cette erreur, couvée durant tant d'années par les préjugés, l'ignorance et l'astuce, fit explosion et triompha au bruit formidable des canons coalisés de Navarin. C'était en 1827 et nous sommes à la fin de 1851, et ces vingt-quatre années, bien que la vérité soit moins rapide à se propager que l'erreur, ont suffi pour dissiper les illusions conçues, réduire les Hellènes à leur valeur réelle en tant qu'agens de la civilisation de l'Orient, et faire reconnaître pour jamais en faveur des Ottomans le rôle providentiel qui, depuis quatre cents ans, leur est échu dans le développement des destinées humaines. Si la libérale, mais périlleuse utopie de Voltaire s'était réalisée dans son entière conception; ou bien si l'idée de Photius, par les armes qui combattaient pour elle, était triomphé de l'idée musulmane, ô libertés si chères en Orient pour les fils de l'Occident, et si respectées par les Ottomans, liberté civile, liberté religieuse, liberté de commerce, libertés de toute sorte et les plus complètes qu'on puisse imaginer, que seriez-vous devenues!.... Dieu, qui aime les bons et les justes, n'a pas voulu ce triomphe et il ne le voudra jamais. Il a confié l'exécution de ses décrets pour l'accélération de la marche de l'humanité vers le but qui lui est assigné et qui s'exprime par l'épanouissement complet de toutes nos facultés au sein de la paix; du bien-être et de la concorde dans l'unité fraternelle, à l'Occident et à l'Orient, l'Orient dont le représentant le plus vrai, le plus capable, le plus puissant est et ne peut être que la Turquie. En dehors de cet ordre providentiel, l'esprit se perd dans les hypothèses, dans les calculs, dans les hallucinations, et le plus téméraire ne saurait entrevoir le progrès du monde qu'à travers les plus affreux déchirements. Nous le défions de trouver l'équivalent de ce qui est, et surtout de substituer, par la pensée, aux Ottomans, nous ne dirons pas le premier peuple venu, mais le plus aimé, le plus sympathique, le plus glorieux d'entre tous les peuples, sans se heurter à l'idée d'une guerre d'extermination qui, si elle finissait un jour, ne laisserait après elle que des ruines, des ténèbres et la plus cruelle barbarie.

La donnée nouvelle que nous venons d'indiquer, est acceptée depuis quelques années par les hommes les plus éminens de l'Europe, par ceux-là même qui, sans y avoir réfléchi assez mûrement, en avaient adopté auparavant une contraire; et elle se fait jour par la plupart des feuilles publique, et un peu aussi par les livres. Les écrivains avaient défiguré la Turquie, les écrivains la refont; ils l'avaient faite horrible, ils lui rendent sa beauté naturelle; ils ne la croyaient qu'un châtiment, ils la considèrent comme liée irrévocablement au sort de la civilisation de l'Occident et de l'Orient. Il y a bien encore quelques détracteurs par habitude ou par intérêt, les deux plus tenaces ennemis de notre raison; mais leur règne est passé, et il faut s'en réjouir. S'il en reste encore dans quelques années, à titre d'exception ils serviront à constater la règle générale, c'est-à-dire le retour au bon sens de tout le monde en ce qui concerne la dignité, la noblesse, les vertus de la nation ottomane, et sa grande mission au point de vue de l'avenir des sociétés. Ce travail de réparation s'est opéré par une double voie : l'Occident s'est dépouillé de ses fausses préventions, et l'Orient, se voyant mieux jugé, a consenti à un rapprochement nécessaire : leur communion s'est faite dans une pensée de secours mutuel pour assurer en tous lieux et dans un avenir plus ou moins prochain, le triomphe de tous les intérêts légitimes et garantir contre tout danger les conquêtes intellectuelles du passé. A ce contact, la Turquie a compris qu'elle devait se reprendre aux belles traditions de son histoire, et se retremper, dans la mesure de ses besoins, aux sources fécondes et vivifiantes de la science européenne. Le Sultan Mahmoud a renversé la muraille des antipathies, et le jour de son arrivée au trône, le Sultan Abdul-Medjid a scellé le traité d'alliance. L'Occident et l'Orient sont unis, depuis lors, par tous les intérêts de la civilisation. Disons-le cependant, ils n'en sont pas venus à s'entendre comme ils s'entendent aujourd'hui, sans quelque hésitation, sans quelque mouvement de mauvaise humeur, sans quelque acte de mécontentement qui trouvaient un écho ami ou ennemi dans les feuilles publiques et donnaient lieu même quelquefois à des brochures plus nombreuses pour l'attaque que dans la défense. Encore aujourd'hui, on voit les journaux allemands, mais plus particulièrement ceux de l'Autriche, se répandre en reproches pour des faits accidentels, et hier les journaux anglais en faisaient autant. Dans le ménage le mieux assorti, ne voit-on pas s'élever par fois des nuages? Ils passent, et les nuages de la politique passent comme ceux du ménage, lorsque ici et là, l'union repose sur les sentimens et les intérêts. Donc, les rapports de l'Orient avec l'Occident ont une solidité à l'abri des accidens passagers, et ils se raffermissent par chacun des progrès que la Turquie fait dans le domaine des sciences et des arts utiles.

Il n'est personne qui ne connaisse le beau livre que M. Urquhart publia sur la Turquie, il y a une quinzaine d'années. Il exposait aux regards étonnés du public, qui connaissait si peu l'Orient, les immenses ressources de l'empire ottoman. On peut dire que c'est de cette époque que date la réaction de l'opinion en faveur de cet État. M. Urquhart avait ouvert franchement la marche; il y a été suivi par grand nombre de publicistes et d'écrivains, parmi lesquels nous aimons à citer M. Frédéric Lacroix, M. Juchereau de St-Denis, M. Ami Boué, M. le duc de Valmy, M. Skeene. Par la date, de M. Skeene à M. Ubicini, il n'y a qu'un pas, et nous nous empressons de le franchir.

Les *Lettres sur la Turquie* ont paru depuis quelques mois, et nous pouvons dire que le temps qui s'est écoulé depuis leur mise en vente, en a pleinement confirmé le succès en Europe et en Turquie. Après l'éloge qui en a été fait à Paris par les plus importans des journaux, tels que l'*Illustration*, *le Pays*, *l'Opinion publique*, la *Revue britannique*, la *Revue des deux mondes*, la *Patrie*, la *Revue de l'Orient*, le *Journal de l'Instruction élémentaire*, *le Journal militaire*, l'*Annuaire des deux mondes*, (1) etc., et par le savant M. Blanqui dans son rapport à l'Académie des Sciences de Paris, nous arrivons sans doute un peu tard pour en faire le compte-rendu. Mais pourrions-nous, sans injustice, nous borner aux quelques mots que nous en avons dits dans deux de nos précédens numéros? M. Ubicini est notre ami, et par son livre, il nous vient puissamment en aide dans notre labeur de tous les jours depuis bientôt dix années, labeur par lequel nous cherchons à mettre en la plus grande évidence les qualités de la Turquie et ses progrès de chaque instant, non dans une pensée seulement relative aux intérêts particuliers de cette nation, mais surtout au point de vue des intérêts généraux du monde. Voilà donc deux bonnes raisons pour dire tout le bien que nous pensons des *Lettres sur la Turquie*, et sans être flatteurs, nous tâcherons de nous faire pardonner notre retard par la vérité consciencieuse de notre appréciation, que nous allons faire précéder de quelques phrases préliminaires pour la dégager de tous accessoires et nous mieux renfermer en elle: l'ouvrage est de ceux qui ne perdent rien à être vus dans la nudité, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de leur donnée fondamentale.

La première page du livre se compose d'une seule phrase fort courte, mais dont la pensée est nette, vraie, expressive. C'est la dédicace du livre adressée à A'ali pacha, ministre des affaires étrangères. Par un mot, M. Ubicini y indique l'idée de son ouvrage, « dont le but est de montrer la marche croissante de la Turquie dans la voie du progrès et de la civilisation; » et s'il l'a dédié à l'un des ministres les plus distingués du Sultan, « c'est pour lui rendre un juste hommage, et associer deux choses désormais inséparables dans la reconnaissance et dans l'estime des peuples : son nom et les bienfaits de la réforme dans l'Empire Ottoman. » L'éloge est simple et grand; et, ce qui vaut mieux, tout le monde le trouvera juste.

M. Ubicini nous explique après, dans quelques lignes d'avant-propos, comment il a été conduit à écrire ses *Lettres sur la Turquie*, qui ont paru d'abord dans le *Moniteur Universel*, honneur qui n'est jamais fait qu'aux œuvres d'un haut mérite, et ont ensuite été publiées en un joli volume in-18 très bien imprimé : durant un assez long séjour en Orient (il y était encore en 1848, cette terrible année qui vit tant et de si grands évènemens), il avait recueilli de nombreux et intéressans matériaux sur la Turquie dont le rôle pouvait prendre, d'un moment à l'autre, les plus grandes dimensions. Il savait qu'elle s'y était préparée par sa marche si progressive depuis 1840, grâce à la volonté soutenue et ferme d'Abdul-Medjid, grâce au zèle et aux lumières de Réchid pacha dont le nom est populaire partout; mais il voulait que toute l'Europe le sût aussi, et c'était un véritable service à lui rendre. Lorsqu'on a des alliés, on aime à savoir ce qu'ils peuvent. Qui donc alors se serait douté que si la grande civilisation avait des périls à courir, elle trouverait, dans l'Empire Ottoman, un de ses soutiens les plus puissans. La Turquie s'était mise résolument à l'œuvre de sa régénération, sans bruit, sans ces grandes perturbations qui jettent l'épouvante dans les esprits et font douter du succès final; et c'est à cette tranquillité de travail qu'on avait jugé, bien à tort, que l'alanguissement dans lequel l'avait jetée tant d'années d'anarchie et de souffrances, durait toujours. C'était là une grave erreur que, pour sa part, et elle est grande, en vérité, M. Ubicini a cru devoir contribuer à détruire en publiant ses *Lettres* où il expose, en ses divers aspects, la situation de la Turquie telle qu'elle est, importante affaire qu'il a habilement conduite au moyen de conseils amis et de recherches originales et presque entièrement exactes.

Lorsqu'on écrit l'histoire d'une nation, on doit, quelque forme qu'on lui donne, se proposer de redresser les erreurs des devanciers, et éviter d'en commettre soi-même de nouvelles. Dans son *introduction*, M. Ubicini signale les nombreuses inexactitudes de toute sorte dont tant d'écrivains ont rendu victime la Turquie; puis il trace les traits principaux du passé de cette nation, et la suivant dans sa marche qu'il décrit rapidement, il nous la montre haletante et divisée sous la tyrannie multiple des gouverneurs et des déré-beys, et finissant cependant, à l'aide du bras énergique et puissant de Sultan Mahmoud, par reconquérir sur l'anarchie son unité sans laquelle, disait Bonaparte, le sort des États est de périr. Par cette victoire, elle redevint maîtresse de ses destinées, et put préparer le terrain destiné à recevoir la loi nouvelle que Sultan Abdul-Médjid allait lui donner sous le nom turc de *Tanzimat*. « C'est ce tanzimat, dit l'auteur, que j'entreprends de faire connaître en parcourant successivement en détail les différentes parties dont il se compose : politique, administration, gouvernement, culte, instruction publique, armée, marine, finances, etc. Voilà, certes, un beau cadre, et puisque nous en avons fini avec les parties accessoires, nous examinerons, dans un prochain article, comment il a été rempli; et chemin faisant, nous aimons à le constater déjà, nous aurons plus d'une fois l'occasion de relever le mérite des *Lettres sur la Turquie*, qui sont écrites avec talent. Mais nous y signalerons quelques erreurs qui ne diminuent en rien la valeur réelle de l'ouvrage : un homme fort compétent, un savant, un membre de la célèbre Académie des Sciences de Paris, M. Blanqui, puisqu'il faut le nommer, l'a dit : « Toutes les matières contenues dans ce volume ont été admirablement traitées, et je ne connais sur l'Orient, en fait de livres qui puissent lui être comparés, que celui de M. A. Boué, qui a le désavantage d'être plus ancien, et, par conséquent, le moins être aussi complet sur les réformes opérées dans ces dernières années. » A cet éloge mérité, nous ajoutons : le livre de M. Ubicini est indispensable à ceux qui ne connaissent pas la Turquie et fort instructif même pour ceux qui la connaissent.

A l'occasion du renouvellement de l'année musulmane et conformément à l'usage suivi, S.M.I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu jeudi à la Porte, où il a été reçu par le Grand-Vézir, les ministres et les hauts fonctionnaires, et de ses appartemens il a assisté au grand conseil qui y a été tenu.

D'après une nouvelle que le *Journal de Francfort* du 6 de ce mois publie sous la rubrique de Brody, 28 octobre (Brody est une ville des états autrichiens), une conspiration dirigée contre le prince Grégoire Ghyka, aurait été formée à Yassy, dans ces derniers temps, par des personnages importans, à la tête desquels se trouvait, dit toujours la nouvelle, un aide-de-camp, favori du prince. Mais le complot ayant été éventé par un autre officier qui y avait pris part, c'est encore la nouvelle qui le dit, il s'en serait suivi de nombreuses arrestations, et la destitution, la dégradation et la condamnation à une peine très sévère de l'aide-de-camp, criminel auteur de cette conjuration.

On voit que le nouvelliste avait à cœur d'être cru, et c'est pour ce motif sans doute qu'il a pris tant de soin de mettre, comme on dit, les points sur les i. C'est assurément un mérite dans tout récit, mais il nous semble que celui fait à Brody n'aurait rien perdu s'il s'y était mêlé un peu de vérité. On supposerait volontiers que le narrateur avait quelque intérêt à faire de l'histoire à sa façon, et qu'il n'eût pas été fâché de nuire à la haute considération du prince Ghyka en le représentant comme un homme contre lequel les *personnages importans* du pays éprouvent le besoin de conspirer. Si nous sommes bien informés, voici ce qui aura pu donner lieu à la fable plus ou moins perfide du nouvelliste de Brody.

Le colonel Skeletti, commandant la garnison d'Yassy, ne vivait pas en trop bonne intelligence avec l'honorable Hetman M. Mavrocordato. C'était très regrettable pour la discipline, et le prince Ghyka crut devoir destituer celui qui, au tort d'avoir donné lieu à ce désaccord, en ajoutait d'autres, dit-on. Et M. Militzesco fut nommé à la place de M. Skeletti, ce que nous avons annoncé dans un de nos précédens numéros. Quant à la conspiration, aux personnages importans, aux aide-de-camps, aux arrestations, aux condamnations, toute cette petite fantasmagorie est le produit de l'imagination du nouvelliste qui doit avoir du goût pour l'apologue. L'invention est belle. Un complot contre l'administration d'un prince qui, aux grandes qualités qui l'ont désigné au choix du Sultan, joint celle d'être le plus honnête et le plus capable de la principauté! Si complot il pouvait y avoir contre lui, il ne pourrait être formé que par des intrigans de bas étage, par conséquent, sans crédit aucun et sans moralité. Il est possible qu'il y en ait en Moldavie, mais ils doivent y être si peu nombreux, qu'il n'est pas à présumer qu'ils osent jamais entreprendre de troubler le pays, et de faire prévaloir leurs mauvaises passions sur le bon sens des honnêtes gens qui composent la presque totalité de la population de la principauté, et qui savent que le prince Ghyka est la meilleure sauve-garde de tous leurs intérêts, aussi bien dans le présent que dans l'avenir.

Nous recevons de notre correspondant de Beyrout, 11 de ce mois, le récit suivant que nos lecteurs liront avec intérêt. Ils y verront une preuve de plus de la haute sollicitude du gouvernement impérial pour le développement des intérêts matériels du pays :

« Beyrout, le 11 novembre 1851.

» Je crois utile de vous faire part d'une mesure politique et administrative entreprise par le gouvernement de S.M. I., mesure d'une haute importance et qui tend à produire les plus grands résultats dans l'intérieur de la Syrie, et à faire l'émination de l'agriculture dans les immenses plaines qu'arrose l'Oronte, et la rena sance d'une contrée riche et féconde, mais qui avait été jusqu'à présent presque abandonnée; c'est la fondation d'une nouvelle ville sur l'emplacement des ruines de l'ancienne *Sclavia*, située à l'est de l'Oronte, à six lieues de Hamah. La nouvelle ville a reçu le glorieux nom de *Medjid Abad*; elle a déjà une population de 6,000 âmes offrant 1,500 hommes tous Ismaïliens sous le commandement de l'Emir Ismaïl qui habitait dans la forteresse de Cadmus. Cette mesure, qui a pour principal but de tenir en échec les Arabes Anazés, accoutumés à envahir cette partie de la Syrie, ne tardera pas à encourager l'agriculture, à peupler les bords de l'Oronte et à faire donner à cette belle contrée le surnom de jardin de la Syrie. Le climat y est des plus sains. L'eau de fontaine en est excellente. Le sol est très-propre à la culture. Les habitans possèdent déjà un grand nombre de troupeaux, et plus de quatre-cents bons chevaux. Le gouvernement, qui attache de l'importance à peupler la nouvelle ville, vient de gratifier les habitants de plusieurs années de *miri*, outre les subsides considérables qu'il a accordés à l'Emir Ismaïl et aux

(1) En vente aux bureaux du *Journal de Constantinople*. Prix : 3o P.

(1) On lit dans cet *Annuaire*, si remarquable à tant de titres, que, pour ce qu'il y est dit de la Turquie, il a été beaucoup emprunté aux *Lettres* de M. Ubicini.